

signalé, et dont les preuves abondent. C'est que les colons français de l'Amérique du Nord avaient l'art de vivre en bonne intelligence avec les sauvages. Les Anglais et les Espagnols n'ont jamais su, comme nos compatriotes, supporter les mœurs et gagner le cœur de ces enfants de la nature. Si les Indiens n'avaient pas été condamnés par une sorte de loi physiologique à disparaître peu à peu devant la civilisation européenne, sans pouvoir s'y adapter même quand ils le veulent, les Français auraient été les sauveurs de cette étrange portion du genre humain qui laissera dans l'histoire un si poétique souvenir. Mais il ne restera sans doute des Peaux-Rouges que les métis ou Bois-Brûlés, qui, eux du moins, sont une race vigoureuse et vivace.

Les hardis aventuriers de l'Ouest ne méritent pas seuls les honneurs de la biographie; les défenseurs patients de la liberté canadienne contre les premiers gouverneurs anglais; les orateurs et les hommes d'Etat qui ont soutenu, pour le salut de leur nationalité, une lutte si longue et si difficile; les ministres qui ont présidé à la réconciliation et consacré par leur avènement le triomphe du régime parlementaire, ont fourni à M. David les éléments d'un volume des plus intéressants. Il y a là des personnages qui combattaient sur un théâtre lointain, mais de qui le nom grandira avec le temps. Il y aurait de curieux rapprochements à faire entre M. Lafontaine et M. Deak; qui sait si, dans un siècle, les Canadiens, devenus un peuple aussi considérable que les Hongrois, ne feront pas du premier un homme aussi illustre que l'est déjà le second?

Pour bien connaître ce monde nouveau, il ne faut pas craindre les menus détails, aussi intéressants et souvent plus instructifs que l'histoire générale. Il y a telle biographie d'un modeste habitant de Québec, écrite par lui-même à l'âge de quatre-vingts ans, qui nous permet d'embrasser d'un seul regard tout le tableau de la vie d'un peuple. Joseph-François Perrault nous raconte comment il a parcouru dans sa jeunesse les déserts du centre de l'Amérique septentrionale; comment, après mille aventures, après avoir échappé aux plus terribles dangers, il est devenu greffier à la cour du Banc du Roi; comment il emploie sa fortune à créer d'utiles institutions, ses loisirs à écrire des livres érudits. Depuis une grammaire latine et un abrégé d'histoire, jusqu'à des traités d'économie rurale et de médecine vétérinaire, sans compter des recueils de jurisprudence et un manuel à l'usage des huissiers. Il semble que dans ces pays neufs l'esprit de l'homme ait plus d'activité, comme le caractère a plus de relief que dans nos vieilles civilisations.

Rien ne donne mieux une idée du soin avec lequel les Canadiens recueillent tout ce qui peut éclairer leurs origines, que la publication du grand *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, de M. l'abbé Tanguay. On élève des monuments de pierre et de bronze à la mémoire des Cartier et des Montcalm; mais leurs plus obscurs compagnons, leurs plus modestes soldats ont aussi leur paga ou leur ligne qui les défend contre l'oubli. Un peuple qui pousse si loin le culte de son passé n'est-il pas assuré d'un long et glorieux avenir? Tandis que des récits à demi historiques, à demi romanesques, comme les *Anciens Canadiens*, de M. de Gaspé, ou *Jacques et Marie*, de M. Bourassa, nous retracent les mœurs des colons du Saint-Laurent ou les souffrances des Acadiens-proscrits, l'histoire ne dédaigne pas de descendre aux minuties d'un pieux dénombrement pour bien montrer aux générations nouvelles combien étaient humbles, difficiles, les débuts de ce qui devient une grande nation.

On ne se rendrait pas un compte suffisant de l'activité intellectuelle des Canadiens-français si l'on se bornait à indiquer rapidement les genres littéraires qu'ils ont cultivés avec succès. Encore notre énumération est-elle incomplète; les hommes compétents parlent avec éloge des juristes canadiens. Il faut aussi faire au moins allusion aux journaux et aux re-

vue qui prospèrent et se multiplient. Québec et Montréal ont des instituts littéraires florissants. La jeune cité qui sert de capitale à toute la confédération, Ottawa, n'est pas moins bien partagée. On y tenait, l'année dernière, une convention littéraire des plus animées; on y délibérait sur les moyens de développer la culture des lettres françaises au Canada, et l'on y ouvrait d'excellents avis, on y prononçait d'excellents discours (1).

Il va sans dire que l'instruction publique est très-prospère. Le jury de l'Exposition universelle vient de rendre le témoignage le plus éclatant au zèle et au succès des Canadiens à cet égard. Nulle part l'enseignement primaire n'est plus largement donné aux masses. Un détail nous donne une idée de l'excellence des méthodes suivies dans les écoles: l'art de la lecture à haute voix est pratiqué depuis plusieurs années, et les préceptes de M. Legouvé y font autorité. L'enseignement supérieur et l'enseignement secondaire ne sont pas moins florissants. L'Université-Laval, ainsi nommée en mémoire d'un Montmorency-Laval qui fut le premier évêque du Canada, et de qui le souvenir est resté populaire, n'a rien à envier aux universités européennes.

Cette revue trop rapide suffit à prouver que les Canadiens-français ont une véritable littérature, qui est maintenant sortie des difficultés du début et qui se développe rapidement. Nous ne nous piquons pas de la connaître assez à fond pour porter sur elle un jugement complet. Grâce à Dieu, ce champ est trop vaste pour que la critique puisse le parcourir si vite. Il eût fallu descendre dans le détail plus que ne le comportait cette courte et modeste étude. Mais après avoir signalé à nos concitoyens l'existence d'un groupe nombreux d'écrivains qui mérite toute notre attention, et qui est trop peu connu de ce côté de l'Atlantique, nous devons nous demander à quelles conditions la littérature française du Canada participera au développement qui est désormais assuré à notre race sur les bords du Saint-Laurent. Ce ne sont assurément ni l'activité ni le talent qui font défaut. Le public, d'abord si restreint, devient tous les jours plus considérable. Mais il y a des écueils à signaler. Quoique le français soit resté la langue usuelle, et même la langue officielle du Bas-Canada, l'usage profane de l'anglais est une menace permanente pour la pureté du vocabulaire. Il est bien difficile de proscrire d'une façon absolue des mots étrangers qui se sont introduits dans la conversation et qui se glissent dans le style écrit. Nous devons cependant rendre aux écrivains canadiens cette justice, qu'ils se défendent avec énergie contre cette invasion. Les ouvrages écrits il y a trente ou quarante ans, autant que nous avons pu en juger, présentent plus d'anglicismes que les livres et les articles d'une date plus récente.

Un défaut nous a frappé dans quelques-unes des œuvres d'imagination que nous avons eues entre les mains: c'est le mélange des styles. Ce n'est pas affecter une délicatesse exagérée que de faire remarquer que certains mots et certaines tournures familières sont déplacés dans des développements dont le style est en général soutenu. Il se produit des disparates que l'on évite aisément en France, plus difficilement dans une contrée aussi éloignée du centre. Le sentiment exact des nuances et la finesse du goût sont des qualités qu'on acquiert sans peine ou qu'on possède assez communément à Paris, mais qui font souvent défaut à la province quand elle ne se tient pas en relations suivies avec la capitale.

Or, en ce qui concerne les belles-lettres, il importe que les Canadiens considèrent unanimement Paris comme leur capitale. Il est bon, pour employer un terme à la mode, que l'on décentralise le travail et l'initiative, mais non le goût.

(1) Citons notamment un remarquable travail de M. Louis Turcotte sur l'étude des archives. M. Louis Turcotte, écrivain distingué, vient d'être enlevé aux siens par une mort prématurée qui est un deuil pour les lettres françaises au Canada.

Le grand péril auquel la littérature canadienne est exposée, c'est l'isolement. Il lui importe par-dessus tout de se faire connaître ici et de connaître ce qui se fait ici. Il faut que les écrivains de Québec et de Montréal affrontent et même recherchent les jugements de la critique parisienne; il faut qu'ils suivent d'un œil attentif le mouvement des esprits et des idées, qu'ils vivent, en un mot, de notre vie.

Il ne serait pas impossible, à ce qu'il nous semble, d'ouvrir aux productions nées en Amérique un assez large débouché dans notre pays. Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer les conditions matérielles qu'il faudrait remplir pour atteindre ce but. Remarquons toutefois que le prix des ouvrages édités au Canada est chez nous hors de proportion avec celui qui coûte les publications de la librairie parisienne.

Il n'est pas nécessaire de signaler à des hommes pour qui l'économie politique est une science familière, les inconvénients d'une telle barrière économique. Cela équivaut presque à une prohibition absolue. Le mal est-il sans remède? Nous avons peine à le croire.

On devrait au moins essayer de supprimer cet obstacle. Sans doute, nos frères du Saint-Laurent ont le droit d'accuser notre indifférence et notre ignorance à leur égard. Mais nous nous en repentons; qu'ils nous aident à réparer notre faute.

Ce qui est encore plus nécessaire, c'est que l'on sache exactement au Canada ce qui se fait, ce qui se dit, et surtout ce qui s'écrit en France. Il ne nous semble pas que les revues canadiennes, dont nous reconnaissons tout le mérite, tiennent leurs lecteurs au courant de notre vie littéraire. Nos propres revues et nos journaux y pourraient suppléer. Mais les lit-on au Canada?

Ouvrons l'annuaire d'une importante société littéraire canadienne pour l'année 1877. Nous y trouvons la liste des journaux et des revues qu'elle reçoit. Sur quarante-six publications périodiques, il n'y a qu'un seul journal quotidien de Paris. On y trouve quelques revues, mais la *Revue des Deux-Mondes* fait défaut, comme toutes les revues que n'anime pas un esprit religieux rigoureusement et exclusivement catholique. Le même principe paraît avoir dicté la liste des acquisitions faites par la bibliothèque de cette société pendant cette même année 1877. Ces acquisitions ne peuvent donner aux lecteurs qu'une idée tout à fait incomplète de notre activité littéraire.

Loin de nous la pensée de soulever une discussion sur des questions aussi délicates; mais les Canadiens nous reprochent notre ignorance à leur égard, et leurs reproches nous vont au cœur. Or, nous nous demandons s'ils nous connaissent bien eux-mêmes, s'ils ne puisent pas à une source trop exclusive leurs notions sur cette mère-patrie qui leur est si chère. Ils aiment ardemment la France; l'aiment-ils telle qu'elle est? Savent-ils ce qu'elle est? Restons dans les limites de notre sujet. En ce qui regarde les lettres, il faut tout lire: il faut aller chercher les chefs-d'œuvre là où ils sont; il faut faire prendre l'air à son esprit. Nous craignons fort—qu'on nous pardonne la familiarité de notre langage—que la littérature française, telle que les Canadiens la connaissent, ne sente un peu le renfermé.

Pour nous, ce que nous avons lu des œuvres écrites dans notre langue, en cette contrée restée si française par le cœur, nous fait souhaiter vivement que les liens rompus se renouent enfin, au moins pour les choses de l'esprit, entre la métropole et son ancienne colonie. Nous avons étudié le Canada et ses habitants moins que nous l'aurions voulu, assez cependant pour les connaître un peu, pour admirer les grandes qualités de ce peuple jeune et généreux, et pour l'aimer tel qu'il est. En disant au revoir à nos confrères d'outre-mer, ne pouvons-nous pas leur demander de connaître et d'aimer aussi notre France, sans préjugés défiant ni distinction de partis, telle que son histoire l'a faite?

RAOUL FRARY.

Quelques réflexions sur l'article qui précède: En homme instruit qui sait qu'on ne doit écrire qu'avec un objet en vue—un but pratique—M. Frary a le soin de mêler des conseils à son travail.

La capitale de la France, qui ne nous dit rien politiquement, est et restera notre capitale littéraire. Les Canadiens le jugent ainsi.

La langue anglaise nous présente un écueil toujours dangereux. Chacun de nous le comprend, mais on ne nous le dira jamais trop, surtout si les avertissements viennent de la France.

Le mélange des styles dans un même ouvrage est un défaut de négligence, conséquemment il est impardonnable. Travaillons à nous en corriger.

Nos livres coûtent trop cher pour être vendus facilement en France. Nous le savons; tâchons d'y porter remède si c'est possible.

Quant aux journaux et aux livres de France, un peu d'explication devient nécessaire.

Parmi nous, le mot journal est synonyme d'organe politique, et, comme nous n'éprouvons pas la nécessité de suivre la politique française, nos cercles littéraires, qui, entre parenthèse, excluent de leur sein la politique, même canadienne, ne reçoivent qu'un petit nombre de feuilles d'outre-mer; mais cela n'empêche pas les Canadiens de s'abonner privément aux meilleurs journaux français et aux revues de toutes couleurs. Ces publications sont aussi reçues au parlement, à Ottawa, où elles forment la partie "française," assez considérable, à côté de la partie "canadienne-française."

Sans connaître le chiffre que représentent nos importations de livres de France, on peut dire qu'il dépasse toute attente. D'une extrémité à l'autre du Canada, le mouvement littéraire de notre ancienne mère-patrie est suivi attentivement. Depuis trente ans, il y a toujours eu un courant de communication entre Paris, Québec et Montréal; il n'a fait qu'augmenter; aujourd'hui, il est introduit partout, et peu de livres échappent à l'attention des Canadiens. Nos auteurs se plaisent à répéter que nos modèles sont en France; ils ont raison.

Si le contraste du Français libre penseur et du Canadien catholique émeut M. Frary, nous n'en sommes pas étourdis, puisque, pour voir les choses sous leur véritable jour, il faut, de toute nécessité, étudier la situation sur les lieux. Cela est peut-être plus vrai pour le Canada que pour toute autre contrée. En tous cas, le catholisme dont il est parlé dans les livres des libres-penseurs ne ressemble pas à celui que je connais, moi qui ne sais rien de l'Europe. Les Canadiens se servent de l'Eglise pour soutenir leur nationalité—ce résultat est tout simplement l'idéal que poursuivent ceux qui attaquent notre religion. Encore une fois, pour en juger, il faut voir ce qui se passe ici.

M. Frary, qui est un polémiste vaillant, nous connaît assez pour se faire notre défense au besoin. Mais pardon, voilà que, au lieu de le remercier de ses chaleureuses sympathies, je lui demande de nouveaux services. On voit bien que nous ne sommes pas les aînés de la famille.

BENJAMIN SULTE.

LE MÉTIER DE ROI

Il ne fait pas bon de porter couronne, par le temps qui court, en Europe. *L'Internationale* fait une chasse active aux monarches. On constate depuis quelque temps un redoublement de haine contre les rois, qui est propre à alarmer et qui semblerait indiquer un complot nouveau et formidable. Les tentatives d'assassinat sur les personnages royaux se multiplient d'une manière inquiétante. Dans les derniers trois mois, on n'en compte pas moins de cinq. Le roi Humbert y a passé, après le Czar, le roi Alphonse et l'empereur Guillaume. L'empereur d'Autriche serait menacé du même sort. La police autrichienne a découvert une conspiration formée par des républicains, et la personne de Sa Majesté est l'objet d'une surveillance continuelle de la part de la cour. Qui viendra ensuite, la reine d'Angleterre, le roi de Belgique? Le pape est à l'abri, il n'est plus roi. C'est la guerre d'assassinat déclarée par l'Europe républicaine à l'Europe monarchique. En Italie, l'assassin du roi Humbert a confessé, après son incarcération, qu'il était internationaliste et républicain, et, comme tel, ennemi des rois en général. Il a, par cette déclaration franche, clos la bouche aux démocrates italiens, qui cherchaient sournoisement à rejeter la responsabilité du crime sur les catholiques.

Cette succession rapide d'attentats a mis les gouvernements en émoi. Il y a de quoi en effet. En Italie, le roi Humbert n'ose plus sortir de son palais. Sa cour est informée qu'on le guette, non-seulement à Rome, mais dans toutes les autres principales villes du pays, et même en Sicile. Quelle position amusante pour un roi!

En Allemagne, un autre foyer du soci-